Zeitschrift: Mémoires et observations recueillies par la Société Oeconomique de

Berne

Herausgeber: Société Oeconomique de Berne

Band: 1 (1760)

Heft: 1

Artikel: Réflexions sur l'agriculture : de la considération due à l'agriculture

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-382472

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 30.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

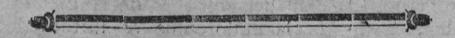


T.

REFLEXIONS*

SUR

LAGRICULTURE.



I.

DE LA CONSIDERATION DUE A! L'AGRICULTURE



OUT est mode chez nous; on l'a dit, & malheureusement rien n'est plus vray. Cet Esprit de legereté & d'inconstance, qui produit

des changements continuels dans nos mœurs & dans nos manieres, n'est plus confiné dans les

* La Société doit certainement la plus parfaite reconnoissance au sçavant & profond Auteur, de ce qu'il a bign les bornes de la france sa terre natale; il s'est repandu par toute l'Europe, il a infecté presque toutes les Nations.

LA mode si elle se contente de regler l'exterieur & le frivole, est quelque chose de très indifferent en fait de morale; mais elle ne se renferme plus dans sa sphere. Elle etend fon empire sur les arts & sur les sciences. Quelques illustres acquierent un nom & de la gloire par un genre de connoissance; tout le monde se jette dans ce genre, sans examiner s'il merite les soins qu'on lui donne. Nous avons vû passer successivement le regne de l'erudition, du bel esprit & de la geometrie; Celuy de la philosophie & surtout de la philosophie naturelle s'empare de nôtre fiecle. Aprés ces regnes passagers on est souvent etonné du haut prix qu'on a mis à des connoissances, qui n'en meritent qu'un mediocre.

RIEN ne prouve mieux la deraison de ces vicissitudes que ce qui est arrivé à l'art le plus

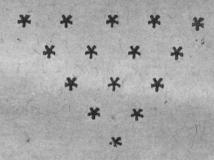
a bien voulu l'enrichir de ce memoire. Sans doute que nos lecteurs admireront avec nous la folidité de ses principes, & la maniere lumineuse avec laquelle il les appuye par des exemples, egalement justes & frappants. Il pardonnera à ce que nous esperons, le retard de la publication, aux embarras inevitables d'une Société naissante; Et s'il veut bien à l'avenir nous faire d'autres faveurs de la même espece, il pourra être persuadé d'avance, que l'impression de pieces aussi interessantes ne sousrira aucun delai. Sur celleci nous ajouterons seulement encore à sa requisition, qu'elle a été faite en païs etranger, & pour le service d'une cour de l'Allemagne.

plus necessaire & le plus utile, l'agriculture. Parmi les restes gothiques d'un gouvernement militaire, nous ne faisions cas que des talents propres à la guerre. La culture des terres etoit abandonnée à une espece d'esclaves avilis, & dont l'avilissement retomboit sur les occupations qu'ils exercoient. Du temps d'une cour polie, le gout faussement delicat d'un courtisan plongé dans la mollesse, meprisoit tout ce qui n'avoit point l'empreinte de ce luxe fin, qui faisoit le caractère du siecle. Rien n'étoit plus ridicule qu'un campagnard; rien n'effrayoit plus la Noblesse, que la triste necessité de se retirer à la campagne pour y planter ses choux. Un homme qui se sent des talents, & qui trouve les occasions de servir utilement sa patrie, pecheroit sans doute contre ses devoirs, en s'enterrant dans une retraite champêtre.

DEPUIS quelques années le public paroit revenir de ses injustes preventions. Des Philosophes s'occupent de l'agriculture, & les grands favorifent leurs recherches; comme les hommes aiment les extrêmes, on fait peut - être trop de cas de cet art, & l'on espére trop de ses progrés. Nous avons des auteurs qui ne prechent que l'agriculture, qui declament contre la philosophie, les lettres, les beaux arts, les manufactures, le commerce; qui reduisent presque toutes les classes du peuple à celle des cultivateurs, qui proposent des Academies, des Ministres uniquement occupés de la culture des terres. En suivant ce que ces sentiments ont d'outré. nous A 4

nous verrons bientôt naître les siecles de Barbarie. Avec un gout uniquement tourné vers l'agriculture, & avec ce système tout guerrier, qui s'introduit en Europe, nous serons bientôt une troupe de Goths & de Vandales.

IL est toujours utile d'examiner le vrai degré de consideration, qu'il faut accorder à l'agriculture, les esperances sondées que nous pouvons avoir de ses progrés, & les meilleurs moyens pour la porter à une plus grande perfection; le bonheur d'un peuple ne demande point que toutes les classes s'adonnent à la culture; on n'a qu'à eclairer & à proteger celle qui y est destinée.



II.

DE L'ETAT SUCCESSIF DE L'AGRI-CULTURE.

'AGRICULTURE étoit fort estimée des anciens. Sans parler des premiers temps, ou une simplicité grossiere rendoit le peuple insensible aux charmes des arts agréables, & ne leur permit d'exercer que les necessaires, nous trouvons dans les siecles les plus eclairés des ouvrages sur la culture des terres, composés par les plus grands hommes, dont l'education prouve le cas qu'on faisoit de l'art qu'ils enfeignoient. Xenophon, aussi grand philosophe, que grand capitaine, donna au milieu d'Athenes des leçons d'œconomie. Roy de Syracuse ne dedaigna point d'instruire fes sujets par ecrit, d'un art aussi utile. Les chefs des deux premieres Republiques de la terre, Caton consul à Rome, & Magon Suffete de Cartage, sont au jugement des anciens, les auteurs œconomiques les plus fameux. Parmi le Luxe Asiatique & celui de l'Empire Romain nous voyons eclorre des traités d'agriculture estimés & composés par Attale Roy de Pergame; par Archelaus Roy de Cappadoce; par Valerius Afiaticus, jugé digne de l'Empire aprés la mort de Caligula; par l'Empereur Albinus.

LES anciens n'appelloient point grossier ce qui n'étoit qu'utile, & la frivolité n'avoit pas encore usurpé le droit de la politesse. Il étoit A s donc donc naturel d'estimer un art, dont on avoit reconnu la necessité absolue. Les Romains étoient encore plus interessés aux progrés de la culture qu'aucune autre Nation du Monde. L'Italie couverte de superbes & vastes campagnes des grands de Rome, remplie d'un peuple immense, ne jouissoit que d'une sub-sistance precaire, elle se vit forcée de tirer des Provinces voisines les denrées de premiere necessité; ses champs ne suffisoient plus à nourrir ses habitants.

PLUSIEURS évenements prouvérent aux romains les inconvenients d'une subsistance semblable, & les avantages d'un pays, qui tire sa nourriture de son propre terroir. Le jeune Pompée en s'emparant de la Sicile, mit Auguste à deux doigts de sa perte; et cet empereur reconnoissant l'importance des greniers de l'Italie, fit une loy pour deffendre aux Senateurs l'entrée de l'Egypte; un vent contraire, une tempéte, qui empechoit l'arrivée des vaisseaux de bled, faisoit trembler pour leurs vies les maîtres du monde; la moindre revolte les auroit affamé. Cette subsistance de quelques provinces est peut-être une des causes de l'etonnante foiblesse de l'empire Romain. qui le rendit la proye des essains des Barbares fortis du nord.

LA dépopulation des Provinces Romaines, causée par ces invasions destructives, sur aussi fatale à l'agriculture, qu'au reste des arts & des sciences. Ces Conquerants Barbares étoient pasteurs ou chasseurs, comme le sont aujour-

aujourd'hui les Tartares & les Sauvages, l'Amerique; ils se contentoient de jouir se peine, sans travail des vastes deserts de les conquête; ils ne cultivoient que superficiel lement une partie du terrein à portée de leur habitation.

LES arts renaissants; le commerce plus étendu augmentérent peu à peu le nombre des habitants de l'Europe; il se forma de grandes villes; les paturages, le Betail, la chasse ne suffisant plus à nourrir les peuples nombreux; on se vit forcé à revenir à la culture des terres, à eclaircir les forêts, à defricher les landes. Mais cette culture se ressentoit de l'ignorance des siecles grossiers; elle n'étoit fondée que sur des conoissances bornées de la nature, sur une routine aveugle & incertaine: la physique & l'hittoire naturelle devenue plus commune, firent appercevoir l'insuffisance de quelques methodes; on tacha de remedier à ces defauts, mais les effets étoient mediocres, & peu secondés par le gouvernement.

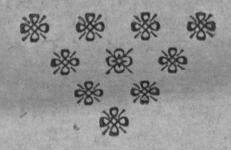
C'EST aux anglois que nous devons les premiers progrés de la bonne agriculture. Les disettes autresois si frequentes en Angleterre montrérent à ce peuple marchand & guerrier, que pour exécuter ses grands desseins de commerce, il falloit se procurer une subsissance independante de ses voisins. Après la longue guerre civile entre l'infortuné Charles les les & son Parlement, l'Angleterre se trouvant épuisée, on travailla avec ardeur à repa-

reroces pertes par un commerce étendu, & pour parvenir à ce commerce, on le fonda foir une bonne culture des terres. Les savants detruisirent des prejugés en introduisant de meilleures methodes. Le gouvernement établit une police, extrémement favorable au cultivateur. C'est depuis cette epoque qu'on peut dater la grandeur, la richesse, & la puissance de l'Angleterre.

L'ON sçait qu'une recolte mediocre de ce païs fournit pour trois années, & une bonne pour cinq ans la nourriture suffisante pour ses habitants nombreux. L'Angleterre peut employer ainsi une infinité de bras dans les arts, dans les manufactures, dans les Armées, dans la Marine, sans craindre de manquer du necessaire. Cette crainte, à ce que pretend un ecrivain moderne, arrête depuis un siecle la France au millieu de ses conquêtes. Une disette actuelle ou prochaine la force à faire la paix. On fait la quantité immense de bled. que les anglois fournissent depuis quelques années à quelques Provinces de la France; la Paix uniquement garantit cette ressource: les difettes affoiblissent & depeuplent l'Espagne, & ces disettes sont produittes par le decouragement du cultivateur, & par le triste etat de l'agriculture negligée.

II. est un païs qui par le nombre & la bravoure du peuple devroit figurer parmi les Puissances de l'Europe; mais il porte en soi un principe de soiblesse, dont en temps de guerre ses ennemis même seroient étonnés. Son terroir

terroir peu fertile demande beaucoup de bras pour être cultivé, & malgré cette quantité de bras produit à peine la subsistance. Les Calculateurs politiques soutiennent, qu'on ne peut armer qu'un homme sur cent habitants, si l'on ne veut ruiner la culture & le commerce. Ce païs qui seroit obligé de prendre un soldat sur cinq habitants, ne sçauroit saire la guerre sans s'affamer: deux campagnes le reduiroient aux plus tristes extremités.



111.

DES EFFORTS MODERNES POUR PER-FECTIONNER L'AGRICULTURE.

ES anglois creusoient dans cette riche mine, & en tiroient des tresors pendant le cours de presqu'un siecle, sans que les autres nations pensassent à les imiter. La derniere guerre pour la succession de la maifon d'Autriche paroit avoir exeillé l'attention de l'Europe; dans le cours de cette guerre on s'apperçut clairement, que la force & la puissance d'un etat ne dependent point de cette vaine politique, qui de son cabinet par des negociations trivoles, forme des Alliances inutiles, peu sûres, souvent rompues aussitôt que formées: on s'apperçut que pour se faire respecter de ses voisins, il falloit de l'argent & une bonne Armée, par consequent un peuple riche, nombreux & bien entretenu.

ON voyoit encore plus. Les guerres, au lieu de porter sur les sondements fragiles de la balance imaginaire de l'Europe, se combinent par les interets du commerce. On voyoit trop bien les efforts des grandes Puissances pour s'emparer du commerce universel, & la resistance de leurs voisins, pour s'en conserver du moins quelque branche, pour ne pas reconnoître l'insuffisance de cette ressource. On voyoit l'incertitude des arts, des manu-

manufactures, du commerce pour le foutien d'un peuple: Les etats voisins n'ont qu'à dessendre l'importation des produits de l'industrie d'un autre etat, pour le reduire à rien, si la force de ce dernier n'est fondée que sur l'industrie, & sur le commerce d'œconomie. Un Esprit de separation gagne tous les peuples: chacun tache de subsister independamment des autres. Il n'est pas question, si cet etat isolé est avantageux au genre humain; il peut nous ramener à la barbarie. Mais aussitot que le gouvernement de quelques grands etats est monté à produire une separation interessée, la sûreté des moindres etats exige qu'ils imitent les grands.

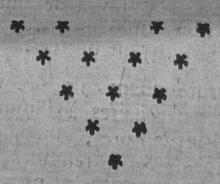
A PEINE la paix d'Aix-la-Chapelle fut conclue, qu'on vit en Europe une fermentation Quantité de bons esprits tournegenerale. rent leurs vues du côté de l'histoire naturelle, pour perfectionner les arts & l'agriculture. Le gouvernement les favorisa. Les Suedois habitant un païs sterile & ingrat, borné & gené dans son commerce, font des efforts heureux pour corriger les defauts du climat du Nord. Les memoires de Stockholm seront un monument eternel de l'esprit patriotique de tout ce qu'il y a de grand & d'illustre parmi cette nation magnanime. Le Dannemarc sous les auspices d'un roy né pour faire le bonheur de ses sujets, imite la Suede, L'Allemagne retentit des projets œconomiques: beaucoup de ses Souverains établissent une police favorable à l'augmentation de la richefse de leurs etats. EN

EN France des philosophes font des experiences sur la culture, auxquelles le Souverain, à l'exemple de l'empereur de la Chine daigne affister: les plus grands du Royaume s'y interellent. Ces semences porteront fruit dans une nation, qui n'a qu'à vouloir pour L'Espagne malgré les prejugés de réullir. Religion appelle Linneus, pour le mettre à la tête d'une nouvelle Academie destinée à cultiver l'histoire naturelle. Le Roy de Sardaigne envoye une colonie de jeune noblesse. pour s'instruire au fond de l'Allemagne. Roy de Naples commet à un allemand le soin d'examiner les ressources naturelles de etats. A Florence on établit une Academie d'agriculture, dont le chef est le premier Eccleliastique, & les membres, les premiers de la noblesse de la Toscane, qui ne croyent point dementir l'urbanité naturelle de leur patrie. en s'appliquant à l'art le plus utile.

QUELQUES Academies en France, quoique formées dans des vues differentes, n'ont point derogé à leur première institution, en propofant des prix pour des matieres d'une utilité plus reconnue. Elles ont couronné des pieces, qui nous instruisent sur la culture des vignes; sur la nature de la laine; de la tourbe; sur les maladies du bled. Qu'il feroit à souhaiter, que les autres Academies, dont le nombre est deja trop augmenté, s'avisalsent sune sois, de suivre plutôt ces exemples de l'amour du bien public, que de tourner éternellement autour de ces sujets frivoles, abstraits, usés, dont elles sont l'objet de leurs

leurs occupations. Les progrès de l'Academie de Dublin devroient les encourager.

EN Allemagne, en Suede on enseigne l'œ-conomie dans les Universités, & la Jeunesse y jouit de l'avantage, de rapporter à côté du fatras de l'erudition scolastique, au moins quelques connoissances utiles à la vie. Des Officiers du Roy de Suede ne croient point s'abaisser en remplissant ces chaires, pendant que la Noblesse Allemande trouve plus beau de languir dans l'oissveté d'une Anti-Chambre, que de travailler au bonheur de sa patrie. Il n'y a que le Roy de Prusse toujours grand dans ses vues, qui trouve moyen de l'obliger à se preparer à son service, par l'etude de l'œ-conomie. L'imperatrice-Reine vient de faire un etablissement pour la persection des Mines.



and the state of 1V.

DES METHODES POUR AUGMENTER LA FERTILITE DE LA TERRE.

CES efforts redoublés de presque toutes les Nations seront ils couronnés par les succés qu'on en espere? Swist fait exposer par Gulliver à un des Roys de ses païs imaginaires, toutes les finesses de la politique du système de l'Europe: le Roy lui repond froidement: si j'avois un homme, qui sçeut faire venir deux epics, ou jusqu'ici il n'en vient qu'un seul, je ferois plus de cas de cet homme, que de tous vos grands politiques. Cette connoissance seroit admirable en esset mais seroit elle possible? Ne surpassoit elle point nos forces! Il y a des incredules, qui doutent de l'accomplissement de nos esperances, & qui les croyent outrées.

arts les plus necessaires à l'homme, la medecine & l'agriculture, si incertaines dans leurs principes, & si remplies de conjectures dans leurs exercices: mais qu'on fasse attention, que c'est le sort de toutes les connoissances humaines; nous ne sçaurions entrevoir la nature que peu à peu & par partie. La medecine sans doute n'a point sait les progrés qu'on pourroit attendre du cours & des lumieres accumulées de tant de siecles. Cet art trop compliqué, dangereux dans ses experiences, periences; ne permet qu'une marche lente & mesurée pour les nouvelles decouvertes: l'agriculture plus simple, dont on ose varier & multiplier les essais sans consequence, peut marcher d'un pas plus assuré vers sa perfection; on l'a retardé jusqu'ici par un attachement superstitieux à la routine aveugle de nos ancêtres.

IL ne sera pas inutile d'examiner la cause de la fertilité de la terre, pour juger, si l'on a épuisé tous les moyens pour la lui donner, ou s'il existe encor de nouveaux moyens propres à l'augmenter. Deux considerations se presentent en faisant cet examen. Une cause materielle qui fait la fertilité, & la destruction des obstacles, qui empechent l'activité de cette cause.

LA decomposition des vegetaux nous les montre composés d'une petite portion de terre sixe, d'une grande de terre inflamable, & d'une plus grande de l'eau pure. La nour-riture des plantes doit contenir par consequent les mêmes matieres. Ces matieres seront la cause de la fertilité de la terre, qui n'est qu'une nourriture plus abondante & suffisante pour produire un plus grand nombre de vegetaux.

QUOIQU'IL soit prouvé que des matières repandues dans nôtre atmosphère, contribuent au progrés de la vegetation, les plantes cependant tirent leur principale nourriture de la terre: que les matieres viennent de la terre même, ou de la corruption des autres corps, ou de ce qui est fourni à la terre par l'air & les pluyes.

LA terre fixe qu'on trouve dans les plantes, fait penser à quelques auteurs, que la terre elle même en substance s'introduit dans la vegetation, & qu'une terre trés fine est une des causes de la fertilité. Ils appuyent leurs sentiments sur l'utilité des labours multipliés. Nous verrons après une raison plus probable de l'avantage des labours.

EN faisant attention à la marche de la nature, on ne sçaura s'imaginer que la terre simple s'introduise dans la composition des corps organiques. Nous ne connoissons aucun exemple d'une mixtion semblable: ce sont les sels, qui sont l'agent universel, dont la nature se sert pour former les corps solides.

L'EAU ce dissolvant unique, est le vehicule, qui apporte les sels & la terre inflammable dans les plantes. On sçait que la partie aqueuse des sels aime à se joindre à la terre imflammable, & laisse tomber sa propre terre, destinée à donner de la solidité aux corps. Cette nouvelle mixtion se fait par la circulation des sucs.

DE quelle nature sont ces sels? Les auteurs qui ont reconnu la necessité des sels, sont tombés successivement sur le nitreux ou sur l'alcali. L'acide pur est ouvertement destructif; mais si nous avons un sel, qui joint dans sa composition l'eau, la terre & l'inflam-

l'inflammable, nous avons ensemble, tout ce qui forme les vegetaux : tel est le sel volatil urineux. L'experience est d'accord avec Par la decomposition ces conjectures. terres fertiles on n'y trouve que ce sel. Nous sçavons encore que nôtre atmosphére en est Toutes les matieres qui contienremplie. nent ce sel contribuent à la fertilité; c'est une des causes de l'engrais par les marnes, & par toutes les terres calcaires en general: il se trouve dans, beaucoup, de vegetaux, mais la plus grande abondance est dans le regne Il faut avouer pourtant, que la naanimal. ture employe la putrefaction pour donner à ce sel la vraye consistence: voici la raison de la fertilité de tous les engrais composés de matieres vegetales & d'animales putrefiées, de coquillages, ou de vegetaux corrompus, comme la terre noire de prés & de bois.

EMPLOYONS nous toutes ces matieres, remplies actuellement de ce sel, ou qui pourroient le fournir par une preparation legére? Les lardiniers connoissent une composition, qui montre la grande fertilité du nitre naissant. Un gentilhomme allemand fit creuser une cave, & en tira une terre, qui reveilla son attention par une ressemblance avec le pyrite. Pour faire un essai il sit mettre cette terre dans ses vignes, qui luy donnérent longtemps une quantité surprenante de vin, & d'une qualité inconnue jusqu'alors dans sa province. Combien de matieres semblables sont peut-être à nos pieds, que nous meconnoiffons! Des gens intelligents deplorent le malheur B 3

heur de la Suede, qui est obligée de bruler sa tourbe, au Lieu de la mettre sur sessiterres labourables.

LES plantes succulentes tirent peu de nourriture de la terre, mais beaucoup de l'air: elles abondent de ce sel volatil, qui se developpe par la pourriture. On a partout des terrains eloignés moitié steriles, dont le produit ne rembourse pas la depense du transport de l'engrais. Ne pourroit on pas y semer de ces plantes succulentes qui trouveroient une nourriture suffisante par les influences de l'air? On pourroit labourer les champs semés de ces plantes: leur putrefaction rendroit à la terre les sucs necessaires pour la production des vegetaux d'une autre espece.

LA seconde consideration à faire dans l'examen des causes de la fertilité de la terre, c'est celle des obstacles, qui empêchent l'entrée des sels & leur activité; une terre forte, dure, compacte, ne peut-être penetrée ni par l'eau, ni par les influences de l'air. Les racines des plantes n'y sçauroient s'étendre assez pour chercher leur nourriture: une terre trop meuble ne retient ni l'eau ni les sels necessaires: une trop humide noïe les vegetaux: une aigre les detruit par l'abondance de l'acide.

POUR detruire les obstacles de la fertilité d'une terre sorte, il saut la rendre plus meuble; on a pour cet effet un moyen mecanique: la frequence des labours, qui en diminue la cohesion, & la dispose à recevoir les sels requis. C'est le principe de la methode de Tull, renouvellée par Du Hamel. La methode est bonne, mais on manque souvent de bras, & du betail necessaire pour cette augmentation du travail champêtre.

IL est des moyens physiques pour rendre la terre plus meuble: tel est celui de l'engrais, qui ne donne pas feulement de nouveaux sels à la terre, mais qui par la fermentation qu'il y cause, divise ses parties trop cohérentes, & les dispose à la vegetation. Tel est l'employ de la marne, de la graye, de toutes les terres calcaires, de la chaux artificielle, matieres qui separent les terres fortes, & qui sont toutes pretes à recevoir le sel repandu dans l'atmosphere. Les Anglois comme on sçait, se servent de ces methodes avec avantage. En parcourant les ouvrages. œconomiques, qui nous restent des anciens, on la trouve deja très bien exposé, & l'on est etonné de voir, que les modernes ont tardé si longtemps à la reprendre.

LE fer est le metal le plus repandu sur la surface de nôtre Globe. Il y a peu de corps qui n'en contiennent, & les terres fortes en sont remplies. On sçait qu'une solution de fer, saite avec de l'eau simple, melée de sable, sorme à la sin un corps très dur, une espece de petrisication. Voila la raison principale de la quantité de pierres & de la croute impenetrable, qui rendent presque steriles les champs des pays montagneux, ou

où les terres fortes sont communes. Pour les fertiliser il faut detruire le fer, ou en diminuer au moins la quantité. La chaux vive en s'emparant des parties de ce metal, le detruit, ou l'empêche de paroître. Une connoissance profonde des Fossiles pourra nous enseigner encore plus des matieres propres à produire cet effet. J'ai rencontré souvent dans des lieux humides, une terre, qui par sa legereté & par sa couleur ressembloit à Le cultivateur la meilleure terre des jardins. trompé par cette ressemblance, en concevoit la plus belle esperance, & paroissoit etonné de sa sterilité absolue de cette terre. Les essais me la prouvérent ferragineuse, melée de bitume, & approchante de la terre appellée Mulm par les Suedois.

LE defaut opposé à celui des terres fortes, est la trop grande mobilité de la terre.
On en trouve de bonnes, mais si degeres,
qu'on les prendroit pour de la cendre. Le
sable n'est qu'un amas de petites pierres. Ces
terres n'ont jamais la consistance necessaire
pour la production des vegetaux. Les Anglois remedient à ce defaut par le melange
d'une terre glaise bleuatre, qui incorporée
avec le sable forme un terrein excellent. Il
y a des sermes qui rapportent dix sois plus
qu'elles ne faisoient avant cette amelioration.
Par tout où il y a des sources, on trouve une
terre glaite bleuatre, mais le cultivateur ignore
sa nature & son usage.

L'HISTOIRE fabuleuse des Severambes parle d'un moyen pour tertiliser le sable; en y iny introduisant l'eau d'une riviere. L'idée est bonne, quoique prise d'un Roman: c'étoit la methode des Perses. Les eaux d'une riviere chargées de limon le deposent à la suite du temps dans le sable, & lient ses parties epartes: une prairie arrosée forme à la longue un terroir tout différent des champs voisins.

DANS plusieurs païs on s'est donné des peines infinies pour cultiver les landes. La rareté de l'eau dans ces Cantons andes rend inutiles les efforts des habitants. On a tenté ces ameliorations par des plantes, dont la corruption sit esperer un engrais naturel. Le peu de succés de ces essais fait perdre trop tôt courage. On auroit reussi peut-être avec des plantes plus succulentes. J'ai vû des Bruyeres du Holstein teritilisées par une culture repetée du bled sarrasin, & les sables des environs de Hambourg affermis par la même plante, avec laquelle les Suedois arretent le sable mouvant.

L'EAU trop abondante d'un terrein peut être detournée par des canaux. On a desse-ché des bras de mer, des lacas, des marais, & on les a convertis en terres labourables. Si l'humidité n'est pas assés grande pour demander des écoulements, le melange des terres calcaires sustit pour la detruire. Les mêmes terres adoucissent l'aigreur du sol, qui ne tire son origine que du fer, & du sejour prolongé de l'eau sur le terrein. Dans plusieurs païs on employe avec utilité pour cet effet la chaux vive.

Br

V.

DES METHODES POUR AUGMENTER ET POUR PERFECTIONNER L'ES PRO-DUCTIONS DE LA TERRE.

I A fertilité de la terre exige qu'on accommode à sa nature les productions qu'on
lui demande. Il est trop connu, que les
plantes ne viennent pas egalement bien dans
tous les terroirs. On n'a pas assez varié les
essais sur les bleds, qui croissent dans les païs
etrangers. Le bled de Syrie reustit trés bien
en Allemagne. En Suede on cultive avec
avantage plusieurs espéces de bled Sarrasin apporté de la Syberie. Sans une espéce de grand
millet, decouverte par hazard, les plaines sablonneuses de la Mesopotamie ne pourroient
nourrir leurs habitants.

LES païs où le climat permet la culture du ris, jouissent d'un grand avantage. Un seul arpent de terre planté de ris, nourrit jusqu'à huit païsans chinois. En Angleterre on compte 6. à 8. arpents de terre pour l'Entretien d'un seul paysan. Le mays donne une nourriture encor plus saime & plus abondante. Un Sauvage allant à la guerre, porte aisément sur soy sa provision pour deux mois En Piemont cette espece de bled fait la nourriture principale du peuple. Aux environs du Rhin, où le bled ne venoit plus que difficilement, de vastes champs sont couverts de mays.

& cette culture occasione un riche commerce avec le betail engraissé par le mays contre le bled, dont les Cantons voisins regorgent.

NOUS avons des vegetaux, qui remplacent le bled, ou qui adoucissent sa disette. Une plante venue de l'Amerique, nourrit le peuple jusques dans le Nord, où elle devroit être etrangére. Il est à presumer que les climats eloignés ont des productions naturelles, qu'on pourroit expatrier. & familiariser avec le nôtre.

denrée la plus necessaire merite le premier soin: mais dans les endroits, qui ne sont point savorables à celle du bled, ou qui en abondent, ne pourroit on pas cultiver les plantes indispensables à nôtre commerce, à nos manusactures? Le lin, le chanvre nous sont devenu presqu'aussi necessaires que le pain. Des endroits humides produitent peu de bled, & la garance les aime. Quelques provinces de la France, & quelques Cantons de l'Allemagne ont gagné des richesses par le Pastel, par la Gaude, par la Sarrete.

ON remarque que les Isles de l'Amerique deviennent steriles; elles ne sçauront sournir à l'avenir la quantité d'Indigo requise
pour nos manusactures; le prix de cette drogue sera du moins trop haut. Beaucoup de
plantes d'un verd soncé contiennent le bleu
aussi bien que l'anil; si l'on pouvoit detruire
par une sermentation convenable le jaune qui
masque le bleu. La Sophora de l'Amerique
Septen-

Septentrionale; production d'un climat reffemblant à celui de l'Europe, pourroit avec le temps former une nouvelle branche de nôtre culture.

NOS Jardins n'ont pas encor adoptés les legumes des païs etrangers, qui viennent aisément, & qui donnent une nourriture egalement saine & agreable. Les voyageurs du 16me. siecle nous enseignent deja des legumes en usage dans l'Orient, que nous n'avons point transplanté en Europe. Il nous en est venu, mais d'une espeçe à favoriser plutôt le luxe des grands, que les ressources du peuple. A Constantinople on cultive actuellement quantité de legumes, qu'on ne connoit point chez nous, dont la culture est facile, & le gout plus revenant que tant d'autres dont la graine est l'heritage de nos peres. Les Suedois tachent de profiter de cette deconverted of the title of activent property upon

Nos tristes climats ne produisent naturellement que des fruits sauvages. Nous ne sommes riches que par les depouilles de l'Asie. Les vastes regions de l'Amerique nous etalent une grande varieté d'excellents fruits, que nous pourrons accoutumer à nôtre soleil. Jusques ici nous n'avons fait que puiser ses mines; acceptons aussi ce qu'elle a de plus utile & de moins dangereux.

LA vigne fait un objet important dans l'agriculture generale: malgré son importance, elle est bien eloignée de sa perfection.

On neglige egalement le choix des plantes, & le melange du raisin. La grande varieté des vignes, naturelle aux païs meridionaux fait l'ornement des Jardins de nos curieux, sans qu'on en tire usage pour ameliorer le vin. Nôtre gout pour les plaisirs, joint au gout dominant pour l'œconomie, devroit nous engager à forcer nôtre terroir à nous fournir une liqueur, dont la perfection nous epargneroit tant de depenses. Peu de Cantons imitent l'exemple de la Champagne, qui par des essais continuels, par le soin de choisir & de meler le raisin, est parvenue à donner au vin une qualité si superieure à ceux des siecles passés, que la différence en est presque incrovable.

J' A I appris dans mes voyages plusieurs secrets, que les marchands employent pour On est prevenu perfectionner leurs vins. contre ces methodes : on les taxe de brasserie; mais à proprement parler, quel est le vin, qui ne soit brassé? C'est une liqueur artificielle, dont la bonté depend en partie de la bonté du raisin, tout autant d'une fermentation heureuse, & souvent de l'intelligence à ajouter des moyens pour aider cette fermentation. Si les moyens n'ont rien de contraire ni au gout ni à la fanté, je ne vois aucune raison pour les reprouver. n'avons pas encor approfondi, il est vrai, la nature de la fermentation. Il nous reste à decouvrir la maniere de la diriger, & de concourir à la vraïe mixtion du vin : une trop forte & trop longue l'affoiblit : si on l'arrête

l'arrête trop tôt le vin est dangereux à la

LE betail est egalement necessaire pour soulager le travail du cultivateur, pour sa nourriture. Nous tirons des animaux domestiques une infinité de matieres indispensables pour nos manusactures. L'Augmentation du betail, & sa persection interesse extrémement l'œconomie champètre: nous nous contentons cependant des races de ces animaux utiles, que nous trouvons dans nos climats depuis un temps immemorial. Ces races sont etrangéres. Il est probable, que le cheval & le bœuf sont originaires des païs de l'Orient. Il est certain au moins, que l'ane nous vient des deserts de l'Arabie.

APRES quelques generations les animaux des pais chauds s'accoutument au nôtre : il y en a encor, qui transplantés, pourroient nous être d'une grande utilité. Le dindon, le faisan, la pintade en sont des preuves. Le chameau s'est familiarisé avec le climat de la Saxe: on à dans quelques provinces une race de vaches des indes, qui donnent plus de lait que les nôtres, & qui le contentent d'une plus mauvaise nourriture. Alstroen essaye d'introduire en Suede la belle race des chevres d'Angora. Les cochons de la Chine, presetables aux nôtres, reussissent parfaittement bien dans les païs septentrionaux. On a peuplé des etangs en Suede de poissons etrangers.

ON neglige affez la perfection des animaux domestiques: Ce n'est que le cheval qui qui merite jusqu'ici nôtre attention. Cet animal guerrier interesse trop l'esprit militaire du siecle, & les amusements des grands, pour n'avoir point reveillé l'attention du gouvernement. L'espéce des chiens même a été plus cultivée, que celle des animaux plus utiles. Tant sommes nous portés à preserre nos plaisirs à nos avantages réels. Il n'y a que la Suede qui suive l'Angleterre, qui avec des soins continués est parvenue à se donner une race de brebis si superieures à celles du reste de l'Europe, & qui donne la laine la plus sine.

LES prairies fournissent generalement à l'entretien de ce betail. Il est des Cantons heureux, où l'abondance des eaux, & l'indu-Arie des habitants a formé des prairies flottantes, qui ne laissent rien à desiret. Mais ces eaux fertiles ne se trouvent point partout, & l'on voit souvent des terrains arides en prés, qui sont l'image du betail languissant, qui en est nourri. Il est prouvé qu'un arpent de foin semé donne autant de fourage, que plusieurs arpents de prairie ordinaire: la culture des foins semés est pourtant negligée. l'Amerique septentrionale produit quantité de foins, que nous ne connoissons pas assés; & qui promet une Nourriture plus facile & plus abondante à nôtre betail. On n'a point cultivé les Turnips, qui engraissent ce nombre prodigieux de moutons en Angleterre. On a meprisé le projet sensé d'un Allemand pour tirer plus de profit d'un troupeau, en le nourrissant dans l'etable. Un essai mal combiné

combiné d'un particulier, qui echoue faute d'intelligence, degoute trop tôt une province entière.

ON se plaint de la rareté de bois (denrée d'une necessité absolue) Il est pourtant des païs, où les plaines fertiles sont couvertes de forets: plaines qui employées au labourage, porteroient plus de profit, & augmenteroient le nombre du peuple, en lui donnant plus de moyen pour subsister. Que cette rareté soit réelle ou imaginaire, on ne prend que peu de soin pour la prevenir. plante guéres des forêts. La nature pourtant veut être secondée par l'art. En semant, en plantant des bois, on pourroit menager mieux le terrain, choisir des arbres, qui viennent plus vite, qui sont plus convenables à la nature du terroir, & qui fournissent plus de bois. On fait en Allemagne des essais avec la meleze. L'Angleterre a des plantations de chênes, qui surpassent ceux qu'on abandonne à la nature.

IL y a dans les pays etrangers, & souvent dans les meridionaux des arbres utiles, qui pourroient se familiariser avec nôtre climat, & enrichir nos forêts. Le marônier originaire de la grande Tartarie, le Tulipier du Canada ornent nos allées. Le cedre & plusieurs arbres de Syberie reussissent en Allemagne. On sçait quelle riche moisson Mr. Kalm raporta de l'Amerique septentrionale. Plus de cinquante nouvelles espéces d'arbres supportent le froid de la Suede, & y viennent trés bien:

ce n'est pas parceque nous manquons d'arbres sauvages, qu'il saudroit en adopter d'étrangers: ceux - cy, ou promettent un accroissement plus promt, ou du fruit utile, ou à coté de leurs bois encore des avantages pour les arts & pour les manusactures. L'arbre de la cire, planté en Europe, pourroit former une branche de commerce. Il reussit en Allemagne. Une quantité, etonnante d'arbres natifs des autres climats viennent en plein champ en France & en Angleterre. Un philosophe nous a donné depuis peu un traité excellent de leur culture.



VI.

DES MOYENS POUR MULTIPLIER ET POUR REPANDRE LES CONNOIS. SANCES SUR L'AGRICULTURE.

DOUR constater l'utilité des methodes deja connues, pour en inventer de nouvelles, il faut des hommes, dont les connoisfances & les vues soient bien au-dessus de celle du cultivateur; le peuple borné dans fon education, absorbé dans les soins de gagner sa vie, n'est point sait pour perfectionner l'agriculture. C'est le rôle du philosophe, qui approfondit les principes, les combine avec les faits, & en deduit les consequences à l'usage du genre humain. Le faux prejugé, qui attacha peu de consideration aux connoisances œconomiques, empêcha les esprits de s'y adonner. L'ambition des sçavants trouva plus à se satisfaire par cette erudition fastueuse & souvent inutile, si longtemps en honneur parmi nous. Ce prejugé s'affoiblit: le souverain peut le detruire. Le regne des mots passe; celui des choses arrivera. On commence à former des academies, comme nous avons vû, pour le progrés de l'histoire naturelle & de l'agriculture. Mais jusqu'ici ce ne sont que des societés libres, dont les membres par leur état, & à cause de leurs occupations, ne sçauroient donner assés de temps & d'application à ces connoifconnoissances. Une science aussi étendue & aussi compliquée que l'œconomie, qui embrasse tous les êtres, & qui impose un tribut sur toute la nature, demande les soins d'un homme entier & sans partage. On sera obligé d'établir des academies, ou au moins des classes des anciennes academies, composées de membres pensionnés, uniquement occupés de l'étude de cette science.

ON sera obligé à plus encore. Les experiences d'agriculture sont lentes & couteuses. Un essai emporte quelques fois le revenu d'une terre pour plusieurs années. Tous ceux qui ont le desir, & qui seroient en état de faire de bonnes experiences, ne possedent pas toujours des terres. Il faudroit destiner un fond suffisant pour la dépense; & un terrein assés vaste, assés varié pour le succés des essais de l'academie. Les prix produisent rarement l'effet qu'on en espére. L'incertitude de les obtenir & leur modicité ne permettent d'y concourir qu'à ceux qui travaillent pour la gloire, & les plus habiles se trouvent souvent dans des circonstances, à ne pouvoir point travailler uniquement pour la gloire.

UNE academie semblable nous promet encore des découvertes isolées, qui quoique n'allant pas directement aux methodes de la culture, ne laissent pas d'y porter des influences avantageuses. On connoit celle de Linnæus sur les saisons des plantes, & sur de certaines maladies du betail: celles de Mr.

Du Tillet sur les maladies du bled. Un sléau dangereux afflige la Toscane: une espèce de liserons detruit les legumes & menace deja les champs. C'est à un botaniste à enseigner les moyens de delivrer ce beau païs de cette peste singulière.

CEUX qui aspirent aux places de ces academies, ne scauroient avoir trop de connoissance. Les sciences utiles se tiennent par la main, & se prétent un secours mutuel. La physique generale; l'histoire naturelle; la botanique, la mineralogie, la chymie, la mechanique, la pratique commune de l'agriculture, tout sera également necessaire aux membres de l'academie. La nature n'est jamais ingrate: elle recompense largement l'ardeur de ceux qui tachent de la connoître.

LES découvertes des sçavants seroient un trésor deterré, & perceroient jusqu'au laboureur. Le possesseur des terres, qui a de l'education à l'ordinaire, & qui lit souvent tant bien que mal, pourra s'instruire dans les memoires, qu'une academie doit publier. Pour eclairer le laboureur, on pourroit disstribuer un bon abregé clair & simple des premiers principes de l'agriculture, & des methodes les plus convenables à sa province; abregé qu'il saudroit introduire dans les ecoles, où la jeunesse du peuple reçoit son education. On a souvent proposé ce moyen, & on ne sçauroit assés le proposer à l'attention du souverain.

QU'ON ne croye pas ce projet chimerique

que ou impossible ; il est prouvé par l'experince, qu'on fait plus du peuple, qu'on n'en elpére. Un prince d'Allemagne changea tout à fait la face de ses états, il y a à peu prés un siecle. Ce souverain vraiment grand homme par ses vertus civiles, sit instruire son peuple par un abregé de connoissances utiles, qu'il prescrivit aux ecôles de village: il fit apprendre à ses passans jusqu'au dessein & de la musique. Quoique ces instructions ne subsissent plus dans leur première vigueur: on est surpris de la différence des lumiéres entre les habitants de ce païs & leurs voifins. Tous les villages ont une bonne musique dans leur eglise. Il y en a peu, où l'on ne trouve assés de païsans, bons musiciens, pour exécuter un concert de la musique la plus sçavante de l'Italie.

LOUISTAC CONTROLL CON

evicity a dependant disperant & stevent

On the servence qu'il rouleir, mans

volonté de faire des deponées pour cette terre qui les la rendroit avec uture ; a tou taux cell ves par la milére ne fort point de la long.

de fes beloins journalise; il marche describe una che insche de l'inchargée, selfannique, les describes bailtees, dans le chemm de l'or les

-pan, Lange by up C 3 [up 2 2 app Du

VII.

DU CONCOURS DE LA LEGISLATION AU PROGRES DE L'AGRICULTURE.

TOUS ces moyens pour perfectionner l'a-griculture générale restent sans effet, si le Législateur ne les seconde. Sans le secours des bonnes loix toutes les instructions seront imparfaites. L'esprit du gouvernement, l'arrangement des sinances, les anciennes coutumes degenerées en loix, sont quelques sois si désavorables à la culture des terres, qu'on ne peut rien espérer de cette derniere, sans avoir resormé les obstacles. Mais on evite les changements; on craint leurs inconvenients, qui etant moindres, que le bien qui en resulte, devroient cependant disparoître devant l'utilité publique. On n'a souvent qu'à vouloir; mais les hommes ne veulent pas asses bien.

L'OBSTACLE principal de l'amélioration des terres vient sans doute de l'impuissance absolue du laboureur; pauvre ou accablé d'impots, il n'a ni le pouvoir, ni la volonté de saire des depénses pour cette terre qui les lui rendroit avec usure; son ame énervée par la misére ne sort point de la sphére de ses besoins journaliers; il marche comme une béte surchargée, pésammeut, les oreilles baissées, dans le chemin tracé par ses ancêtres. Il est même des païs, où il sçait, apposé que ses facultés, ou un instinct heureux le portassent à augmenter son industrie, que ce nouvel effort ne seroit recompensé que par une foule d'impots dont on l'inondera l'année d'aprés.

TOUT système de finance, qui fait tomber par préférence, ou même arbitrairement sur le laboureur le poids des impots, est vicieux, puisqu'il bouche la source la plus abondante & la plus sûre des richesses de l'état; il n'est pas etonnant que des systèmes pareils prevalent dans nos gouvernements. Taxer des terres ne demande aucun effort de génie: cet arrangement saute aux yeux. Taxer l'industrie générale dans une juste proportion, ians choquer l'esprit d'aucune de ses branches, est le chef d'œuvre de la legislation, & nous n'y parviendrons peut-être jamais. En attendant il reste certain, qu'il faut menager le cultivateur, & les systèmes de finance, qui s'approchent le plus de ce principe, ou qui s'en eloignent le moins, seront toujours les meilleurs. Les maximes d'une laine politique pourtant ne permettent peut-être point qu'on decharge entiérement le laboureur; ce seroit detruire son industrie. Il y a des païs, où la modicité des impôts ne tirent point la Culture de son état de langueur. Le même esprit du gouvernement, qui cause cette modicité detruit les arts & le commerce. Souvent les hommes ont besoin d'un aiguillon, qui les empêche de s'abandonner à la paresse.

NOUS connoissons un état en Europe, où le peuple sans être accablé par les taxes, C 4

se trouve presque dans une impuissance semblable à celle du laboureur des païs, où le système des finances est vicieux. Dans ce païs le peuple gémit sous un poids aussi péfant, que la quantité des impôts; sous celui des rentes constituées, on a permis trop legérement à des rentiers oisifs de taxer sans melure l'industrie des habitants de la campagne. Un laboureur mauvais ceconome contracte des dettes considerables. Ses delcendants trouvant la même & malheureuse facilité suivent ce mauvais exemple. Leur postérité est chargée au dessus de ses forces, elle reste dans la pauvreté & ne peut plus en sortir; on auroit pû prevenir cet Inconvenient. on pourroit l'adoucir encore, en etablissant des registres publics des sonds de terre, & des dettes de chaque laboureur. faudroit permettre alors de contracter des dettes, que dans une julte proportion avec la valeur de ses fonds de terre. Toute dette passant une somme fixe & modique, necessaire pour le commerce journalier, seroit declarée invalide, si elle étoit faite sans la permission du magistrat du lieu, & pour engager ce magistrat à ne point accorder trop facilement cette permission, on pourroit le rendre responsable des dettes authorisées, qui surpasfent la proportion préscrite avec les facultés du debiteur.

LES hommes ne s'attachent qu'à ce qu'ils regardent comme leur proprieté. Il est impossible que la culture fleurisse dans un païs, où le peuple n'est que le sous - fermier. On

a reconnu si bien les désavantages de l'esclavage de la glebe, qu'il y a peu d'état, qui n'aient aboli une coutume aussi barbare; mais il ne paroit point qu'on sente avec la même évidence les inconvenients des grands posselseurs de terres, qui reduisent à l'état de simple fermier la plus grande partie du peuple. C'est un abus, qui est si bien entrelacé avec quelques constitutions, qu'il sera très difficile, ou tout à fait impossible de l'en arracher. Tout ce qu'on peut esperer, c'est d'en arréter les progrés. Il feroit peu faisable de determiner une certaine quantité de terrein pour les possessions de chaque classe des citoyens, comme il se pratiquoit dans les anciennes republiques: Si le commerce devient plus folide & plus honorable, la proprieté des terres rentrera en partie dans les mains du peuple, comme il est arrivé en Angleterre.

ON pourroit croire que le terrier puissant peut ameliorer ses sonds comme le paisan, & que le possesser est indifférent. S'il étoit possible, ou s'il étoit dans nos mœurs, que le propriétaire habitât toutes ses terres, le mal ne seroit pas si grand; mais combien avons nous de propriétaires, qui ne connoissent leurs terres que par quelques voyages précipités, qu'ils y auront fait pour les piller, & pour en raporter les depouilles dans la capitale? Aussi longtemps que les grands mettront leur grandeur, dans cette soule oisse qui les entoure: aussi longtemps que nos souverains ne seront pas du sentiment de Henry IV.

qui n'aimoit pas voir, à ce qu'il disoit sur le dos de ses courtisans leurs moulins & leurs fermes: aussi longtemps les terres appartenantes aux grands proprietaires seront les plus negligées. J'ai vû des gens detruire pour un jour de galla, leurs bois les plus necessaires, & les faire broder sur leurs habits.

IL est prouvé par un auteur moderne, que les droits seigneuriaux & celui du retrait bornent les progrés de la culture. Le posselleur d'une terre sujette au droit de directe. ne fera point de depense, dont le profit en grande partie tombera sur un étranger: où le retrait est établi, la proprieté des terres reste incertaine pendant un temps quelques fois assés considerable. Ces droits sont souvent abusifs, & toujours un reste barbare du gouvernement gothique. Nous n'avons plus ce gouvernement: il faudroit donc abandonner aussi les coutumes qui en sont la suite ridicule. Le bien public, l'avantage du cultivateur, la commodițe même du seigneur, demandent qu'on echange ces droits seigneuriaux contre une rente modique annuelle, & qu'on abolifse le retrait.

LE laboureur ne jouit non plus en entier de la proprieté de ses sonds, s'il n'ose les mettre en œuvre suivant son intelligence & ses lumieres. L'arrangement ordinaire des sols, & les vastes champs sans separation le privent de cette liberté. Un homme industrieux pourroit trouver plus de prosit à dessoler sa terre, & à se passer de la jachere. La methode de Tull l'exige. Cet homme pourroit reconnoître à la nature de son terroir, que des espéces de bled, ou des plantes qui viennent trad, seroient d'un plus grand rapport. Il pourroit preserer le soin semé aux prairies. Toutes ces entreprises sont genées par ses voisins. Il faut se regler sur les saisons accoutumées, & sur celle du paturage.

ON a remedié en Angleterre à cet inconvenient par les enclos, qui font la premiere cause de l'état florissant de la culture de ce royaume. Le parlament accorde la permiffion de separer les fonds par des hayes à toutes les Communes, qui la demandent; mais il ne faudroit pas se contenter de permettre ces enclos, il faudroit les ordonner, puisque leurs avantages sont sans nombre. Les hayes vives dont on les entoure, don-nent du bois dans les cantons où il est rare, & de l'abri aux moissons qui y croissent, & au betail qui y est enfermé. On y seme des foins, des turnips, toutes les espéces de plantes utiles, & qui subsistent longtemps; on donne de labour tant qu'on veut, dans le temps le plus convenable. enfin cultive ses fonds au mieux, sans dependre ni du caprice, ni de l'ignorance de fes voifins.

LES droits de paturâge paroissent desendre cet établissement: mais une coutume d'un mince produit, fondée uniquement sur d'anciens prejugés, doit ceder à l'utilité publique. Si ce droit appartient à la commune, chaque habit

habitant sera richement dedommagé par son profit particulier, de la petite perte qu'il fait fur la totalité des paturages. Si ce droit appartient à un seigneur, le bien général veut, qu'on fasse une juste apreciation du produit, & qu'on le convertisse en redevance annuelle, payable par la commune. Ce prejugé sur la necessité du paturage, donne encore une nonvaleur à beaucoup de terres. Presque tous les villages possedent des terres très étendues, destinées au paturâge en commun. reins abandonnés à la nature, gatés sans cesse par le betail, ne rapportent que peu de profit. Le betail fatigué, en cherchant sa nourriture, n'en trouve qu'une si modique & st mauvaise, qu'elle suffit à peine à lui faire trainer la vie.

S.I les enclos étoient établis, on pourroit se passer des paturages en commun. Le betail mieux entretenu par le produit des enclos, profiteroit mieux, & seroit d'un plus grand raport aux proprietaires. Il faudroit alors obliger les communes de vendre ces terreins communs à des particuliers, ou de les leur ceder au moins pour un cens annuel. La culture générale, la population y gagneroit. Ces terreins ameliores fourniroient des denrées, qui ne pourroient exister sans cet arrangement. Le cens anuel seroit employé pour l'entretien des pauvres de la commune, pour lequel on est obligé de faire sans cet expédient des cotisations si difficiles & si desagréables.

LE local des habitations du laboureur peut favoriser cet établissement. Il est prouvé par l'experience, que les païsans, dont les habitations sont dispersées dans l'enceinte de leurs fonds, sont mieux à leur aise, que ceux qui sont enfermés dans un même village. Rien n'est plus naturel. Les premiers ne perdent point un temps precieux, pour se transporter sur des champs eloignés. peuvent employer tous les moments; la terre est continuellement sous leur inspection; on est difficile, je le sçais, pour accorder la permission de bâtir des maisons isolées, par la crainte de l'impossibilité de soumettre ces habitants dispersés à la police. Si la police générale est bonne, il n'y aura point de difficulté de l'appliquer aux habitants de la campagne, quel lieu qu'ils occupent. Peut-être même cette separation préviendra leur corruption & leur débauche.

IL est necessaire que le legislateur dirige le laboureur dans l'employ de sa terre Souvent malgré la nature & le terroir, on veut tirer de son propre fond tous ses besoins. On ne veut rien achêter.

LE païsan suedois connoit si peu ses interêts, qu'il tache de se passer du charron, du cordonnier, du tisseran. Cette mauvaise coutume fait languir la culture & les villes.

EN Angleterre, où le laboureur connoit mieux ses interêts, il ne s'applique qu'à la production la plus convenable à la nature de son terroir. Une province n'entretient que du

du betail, & achête son bled d'une voisine.

où il y a de riches moissons; celle tire de la
première son betail, son beurre. Dans quelques plaines fertiles de l'Allemagne propres à
la culture du bled, les habitants n'ont guéres de prairies: ils tirent leur sourage de la
montagne, & vendent aux montagnards le
bled de la plaine. On a si bien reconnu l'avantage de ne s'adonner qu'à une seule branche de la culture, que les jardiniers de Londres ne plantent point indisséramment tous les
legumes. Chacun a ses espéces savorites suivant le terroir de son jardin. Il y en a même, qui ne cultivent que des graines.

DANS les cantons qui sont favorables à l'entretien du betail, on ne permettra point, que la terre soit forcée pour produire de mauvais bled en petite quantité. Où le bled vient en abondance, les habitants ne doivent point former des prairies ingrates. Disons pourtant que des loix expresses sur l'employ des terres, paroissent trop gener la liberté des sujets. Les conseils & les instructions emanés du legislateur feront le même effet, & seront moins odieuses que des ordonnances. Si une branche de la culture demande des loix plus decisives, c'est celle des vignes. La trop grande quantité de vin est peu avantageuse à un peuple, puisqu'elle occasionne & fortifie son panchant à la crapule.

LE mauvais vin est aussi dangereux à la santé qu'aux mœurs & aux talents d'une nation. On ne permettra jamais, que les habi-

habitants augmentent la quantité d'une liqueur si detestable: mais il n'y a aucune raison, à ne point favoriser cette culture, où elle reussit. Il est prouvé au moins, qu'un terrein planté en vignes nourrit le double du peuple, que la même étendue plantée en bled. Le terroir propre à la production du meilleur vin, est d'ailleurs rarement propre à d'autres productions. Si en France on se crut obligé de borner cette culture, la quantité disproportionnée des vignes inspiroit une juste crainte de voir negliger la culture du bled.

LE bled, la denrée la plus necessaire, merite toujours la plus grande attention: mais les terres d'un état pourront fournir les moissons les plus abondantes dans des années heureuses, cet état risque cependant de manquer de cette nourriture indispensable dans des années mauvaises. On a imaginé plusieurs expedients pour prévenir ces disettes assés frequentes. On a defendu l'exportation du bled: on a proposé des magasins.

CES expedients sont sujets à des inconvenients considerables, & ne vont point au but; si le laboureur sçait, où se desaire du produit de ses champs, il cultive toutes les années une plus grande quantité de bled. Ce n'est que quand les denrées sont à trop bas prix, qu'il se degoûte de son travail: son decouragement est encore plus dangereux que la sterilité. La desense de vendre ses bleds hors de sa province, desense qui avi-

lit la denrée, produit ce decouragement. Pour empecher la disette, il n'y a point de moyen plus sûr & plus naturel, que la liberté entière du commerce de bled: une police momentanée ne suffit point: le magistrat y preposé, est abusé trop souvent par des avis interessés. Ce flux & resux continuel d'ordonnances opposées, rend d'ailleurs le laboureur trop incertain, & ses revenus trop precaires.

ON est allé plus loin en Angleterre en fuivant ces principes. Cette nation intelligente ne s'est pas contentée de permettre la sortie illimitée de ses bleds: elle accorde encore pour encourager le laboureur, une gratification à ceux qui exportent le bled, quand il est au dessous d'un certain prix. On sçait les debats, que la question, sur l'utilité de la gratification, occasionna dans le Parlement: des gens interessés la crurent à charge à la nation, & contraire aux progrés des manufactures. C'est à l'experience à en decider. Depuis ce benefice l'Angleterre n'a plus essuyé de disette: le prix moyen du bled est plus bas qu'auparavant, & l'agriculture plus florisante. Il seroit sans doute très difficile d'établir une gratification semblable dans tous les païs: la liberté entiére du commerce peut y suppléer. Elle produira au moins toujours des effets très avantageux.

POUR achever de porter la culture à sa perfection, il sera bon d'ajouter des recompenses aux loix, qui la dirigent. Il ne s'agit git pas toujours de récompenses pécuniaires. Le souverain posséde un riche sonds dans les honneurs, qu'il peut distribuer, & la plupart des possesseurs des terres seront plus sensibles aux distinctions qu'à l'argent. On peut varier, on peut déterminer des distinctions honorables aux différentes classes, qui ont eu le plus de soin à mettre leurs fonds en valeur. A la Chine le laboureur d'une province, qui a le mieux cultivé sa terre, est declaré mandarin de la huitième classe. Qu'on ne croye point, que chés nous ces ames groffieres soient inaccessibles au desir de la gloire. La nature n'est pas si avare de ses dons, qu'elle n'accorde souvent une grande ame à l'habitant d'une cabanne.

VIII.

DE LA DIRECTION DE L'AGRICULTURE.

ES objets qui exigent le concours de la législation, pour la perfection de l'œ. conomie, sont en grand nombre, comme nous l'avons vû, & fort compliqués. Ils demandent une attention non interrompue de la part du magistrat, qui doit les diriger. est impossible que dans un état d'une certaine étendue, ceux qui sont chargés du détail du gouvernement, suivant l'arrangement ordinaire des employs, & qui sont déja accablés d'affaires, dont le poids & le nombre augmentent même tous les jours, puissent suffire encore à un détail aussi composé, que celui de la direction de l'agriculture. Il est difficile que l'homme d'état entasse les connoissances nécellaires à toutes les branches du gouvernement.

UN auteur moderne conseille de saire un département séparé de l'agriculture & de le soumettre à l'inspection d'un ministre particulier. Quoique l'importance de la matière paroisse demander l'application d'un homme entier, on sera peu porté à multiplier les ministres. On ne pourra se passer au moins d'inspecteurs d'œconomie dans les provinces, soumis à un directeur général, ou à un tribunal composé de personnes intelligentes, qui embrasse d'un coup d'œil toutes les branches de

de la culture, & répand ses lumières dans toutes les provinces. Henry VIII. Roi d'Angleterre reconnoissoit déjà l'utilité d'un tel tribunal. Il en établit un, destiné uniquement à veiller sur la perfection de l'œconomie générale de son Roïaume.

IL paroîtra à ceux, qui n'envisagent ces choses que superficiellement, qu'on pourroit confier la direction de l'agriculture, au ministre, ou au conseil des finances, dont les fonctions y ont beaucoup de rapport: Mais en examinant de près l'ésprit de la finance, on ne sçauroit approuver cet arrangement. La finance ne pense qu'à moissonner, jamais à semer, elle est trop attachée à l'exactitude de la récepte, à l'ancienne routine, & aux formalités. Elle ne sçauroit embrasser avec toute l'ardeur requise les établissements, qui ne rapportent qu'avec le tems, qui mettent du vuide dans les réceptes, ou qui demandent des avances. Cependant il est clair, qu'en prenant tous les moyens propres à perfectionner la culture, il arrivera des pertes & des non-valeurs. On sera obligé de ménager les forces du laboureur, de l'aider quelques fois dans son impuissance, & d'attendre, que le tems rembourse, comme il fera, avec usure les pertes & les fraix.



1X.

CES réflexions qu'on hasarde, ne sont point destinées pour instruire du détail de la culture: L'étendue de la matière demanderoit un ouvrage entier pour chaque article particulier. C'est une tache que les sçavants pourrent se proposer, & dont l'exécution leur fera plus d'honneur, que tant d'ouvrages inutiles, dont ils enuyent le public. Je me suis contenté de montrer les points de vue, sous lesquels le philosophe, le cultivateur & le politique pourront envisager ces objets.

EN s'appliquant à ces connoissances interessantes, le philosophe aura l'occasion la plus agréable de satisfaire son desir de sçavoir, & d'augmenter ses lumières. Le particulier qui mettra en pratique les découvertes du philosophe, trouvera le moyen le plus sûr d'augmenter sa fortune & d'exercer la plus noble des ambitions, celle de l'empire de l'homme sur la nature. Le souverain qui dirige & savorise les travaux de tous, sondera sa puissance indépendante sur des sondements mebraniables.



ESSAI